Les files de soldats qui coupaient la place et contenaient la foule s'étaient espacées ; il y avait maintenant un espace de trois cents pas, au lieu de deux cents, devant la prison.

Je m'approchai d'une rangée d'uniformes pour observer la foule, qu'elle arrêtait dans son perpétuel remous. C'était toujours le mugissement d'un élément aveugle. Je me rappelle un gamin en blouse, un jeune gaillard de vingt ans ; il avait le regard incliné vers la terre, et souriait, comme s'il pensait à des choses plaisantes. Tout à coup il rejetait la tête en arrière d'un mouvement brusque, ouvrait la bouche toute grande et poussait un cri prolongé, sans paroles ; puis il baissait les yeux et se remettait à sourire. Que se passait-il dans l'âme de cet homme ? Pour quel motif s'est-il condamné à rester huit heures debout, à passer une nuit sans sommeil ?

Mon oreille ne saisissait pas les réflexions échangées dans la foule. Seules, les voix perçantes des vendeurs de journaux pouvaient dominer ce vacarme continu.

Il criaient les titres de livres et de brochure contenant le récit de la vie, et même de l'exécution, et des dernières paroles de Troppmann... De temps en temps, j'entendais encore des disputes, des rires sauvages et des cris aigus de femmes.

Cinq ou six voix entonnèrent la *Marseillaise*, mais s'interrompaient à tout instant.

La *Marseillaise* n'est grandiose que lorsqu'elle est chantée par des milliers de voix.

— A bas Pierre Bonaparte ! cria une voix retentissante... Hou ! hou ! Ah ! Ah !... Le mugissement grossissait ; soudain les cris devinrent rythmés : Bo-na-parte, Bo-na-parte, sur l'air des lampions.

Ce peuple, rassemblé, répandait une atmosphère aigre ; tous ces corps avaient absorbé une énorme quantité de vin. Il y avait beaucoup d'hommes ivres. Les assommoirs flamboyaient comme des points rouges sur le fond du tableau. La nuit était devenue noire, le ciel se couvrit totalement. Sur les arbres, qui se dressaient comme des fantômes, perchaient des grappes de gamins, qui sifflaient et imitaient les cris des oiseaux. Un d'eux tomba et se cassa le dos. Il était blessé à mort, mais la foule ne fit qu'en rire.

Je rentraï dans l'appartement du commandant. En passant devant la guillotine, j'aperçus sur la plate-forme le bourreau, entouré de quelques curieux ; il faisait " la répétition " pour ces messieurs. Il touchait au ressort de la planche à laquelle on attache le supplicié ; cette planche aboutissait au trou en forme de croissant placé sous le couperet. En l'ébranlant, on faisait du même coup descendre la lame, qui retombait lourdement, sans arrêt, avec un grondement sourd et rapide.

Je ne pus pas assister à cette répétition. Je ne voulais pas monter sur l'échafaud. Un sentiment de crime, de honte secrète m'envahissait de plus en plus...

C'est peut-être pourquoi les chevaux de la guillotine, qui mangeaient en paix leur picotin d'avoine devant la porte de la prison, m'ont paru les seuls êtres innocents parmi nous tous.

Je me blottis de nouveau sur le divan et j'écoutai le bruit de cette haute marée qui montait toujours.

VII

Conformément à l'usage, la dernière heure d'attente passa plus vite que les autres. Nous fûmes tout surpris en apprenant qu'il venait de sonner six heures et que soixante minutes seulement s'écouleraient encore avant l'exécution. On nous annonça que, dans une demi-heure, on nous ferait pénétrer dans la cellule de Troppmann. Les signes de lassitude disparurent aussitôt de tous les visages.

J'ignore ce que mes compagnons ressentirent à ce moment, mais mon cœur se serra douloureusement.

De nouveaux personnages furent introduits : le prêtre

dans le nombre, un petit homme à cheveux blancs, aux traits amaigris, revêtu d'un long habit d'abbé, avec le ruban de la Légion d'honneur passé à sa boutonnière, et un chapeau à larges bords.

Le commandant nous offrit une collation ; on nous servit au salon, sur une table ronde, de grandes tasses de chocolat. Je ne m'en approchai même pas, bien que notre hôte me pressât de prendre quelque chose pour me reconforter. " L'air du matin est si nuisible ! "

Mais il me répugnait de manger ; ce n'était pas le moment, et pour la centième fois je me répétai : " Je n'ai pas le droit d'être ici. " Je ne me sentais pas à ma place.

— Il dort toujours ? demanda quelqu'un de notre groupe, en savourant son chocolat.

Personne ne désignait Troppmann par son nom ; il ne pouvait s'appliquer qu'à lui.

— Il dort, répondit le commandant.

— Malgré ce vacarme d'enfer ?

Le bruit était devenu étourdissant, c'était un mugissement rauque ; le chœur sinistre n'allait plus *crescendo*, mais éclatait triomphalement, joyeusement.

— Trois murs séparent la cellule de la rue, ajouta le commandant.

M. Claude, à qui revenait le rôle principal, regarda sa montre et dit :

— Six heures vingt. Il est temps...

Dans son for intérieur, chacun de nous tremblait, je n'en doute pas, mais personne ne voulait le laisser paraître. Comme si de rien n'était, l'un après l'autre, les invités du commandant prirent leurs chapeaux et suivirent leur guide avec fracas.

— Où dinez-vous aujourd'hui ? demanda à haute voix un chroniqueur.

Il dépassait la mesure, il était évident que cette indifférence était de l'affectation.

VIII

Nous pénétrâmes dans la grande cour de la prison ; dans un coin, à gauche, devant une porte à demi fermée, nous eûmes à subir une sorte d'appel. Ensuite, on nous fit entrer dans une pièce haute et étroite ; elle était vide, à l'exception d'un tabouret couvert de cuir, placé au milieu.

— C'est ici qu'on fait la toilette du condamné, me souffla dans l'oreille M. Maxime du Camp.

Tous nos amis ne nous avaient pas accompagnés. En comptant le commandant, M. Claude et le prêtre, nous étions dix.

Pendant les deux ou trois minutes que nous passâmes dans cette chambre, en assistant à quelques formalités avec des papiers, le sentiment que nous n'avions pas le droit de faire ce que nous faisons, le sentiment que nous assistions, avec une gravité simulée, à l'assassinat d'un de nos semblables, que nous jouions tous une vilaine et illégale comédie, me traversa l'esprit pour la dernière fois.

M. Claude nous fit signe de le suivre dans un long corridor couvert de dalles, éclairé par deux veilleuses, et, à partir de cet instant, je ne sais plus rien, si ce n'est que voici, tout de suite, tout de suite, dans cet instant, dans cette seconde, quelque chose de terrible se passerait.

Après avoir monté avec précipitation deux escaliers, puis traversé un nouveau corridor, et descendu un escalier en limaçon, nous nous trouvâmes devant une porte en fer... *Le voilà !*

Le garde tourna avec précaution la clef dans la serrure. La porte s'ouvrit sans grincer sur ses gonds et sans bruit ; sans proférer une parole, nous nous glissâmes dans une large pièce, aux murs jaunes, aux fenêtres grillées, renfermant un lit défait, mais vide. La lumière égale d'une veilleuse éclairait assez bien tous les objets.

J'étais le dernier, et je me rappelle que je fermai invo-